

Journal Rebutoh

- ou comment se débarrasser des voix (à l'aide d'autres voix)

par Gïlles Amaïvï

« *Ma poitrine s'est trouvée encombrée des épaves de l'époque* » Tatsumi Hijikata

Lundi : des images dans la tête

C'est la tête déjà pleine des phrases cabossées d'Hijikata - défrichées avec les élèves de l'école du TNB - que je me rends à la projection de *Hosotan*. Patrick De Vos introduit le film - document rare, car seule pièce d'Hijikata intégralement filmée. Œuvre de maturité, cette *Histoire de petite vérole* - premier volet de la série *Vingt-sept soirs pour quatre saisons* - lance la semaine *rebutoh*.

La projection commence. L'image est brumeuse, on distingue mal les corps qui s'agitent dans l'ombre et peinent à s'en extraire. Quand ils apparaissent, c'est tout tâchés encore de cette obscurité sale. On pense à la phrase de Boris Charmatz : « *Rebutant sera le butoh nouveau* ». Aussi bien dans la vision que dans le déchiffrement des corps, on *bute* sur les résistances qu'oppose cette danse - oscillant entre moments de replis, de suspension, de violence. C'est ça, « *les épaves de l'époque* » : le carnaval lugubre de notre modernité, qui entraîne des pans entiers de culture européenne - citations de Mary Wigman, de Nijinsky, d'Artaud - rend folles les ritournelles classiques, tout en opérant un profond bouleversement des codes de la tradition japonaise. Surgissent des moments saisissants, où le corps de Hijikata recouvre le sol comme une flaque de néant, évoluant en animal, sorcière lubrique, enfant, clochard, tapis de feuilles mortes. Corps-femme, corps-fleur, corps-égout, déchet, corps-animal, humus. Corps-cauchemar. Le butoh, danse conçue dans le refus des fixations semble porteuse de tous les devenir.

« *Les viscères se font peau, et la peau viscères* », écrit Hijikata. Ce point de réversibilité est l'un des nœuds de *rebutoh* - ré-interprétation de la part de résistance qu'une œuvre et sa descendance adressent à l'histoire. Car « *cette inversion interminable du dedans et du dehors* » concerne le corps lui-même mais aussi l'ensemble des affects qui le parcourent, la manière de le voir et de l'interpréter. A travers Hijikata - ses textes et sa danse - c'est notre regard qui est soumis à ce renversement, à cette indistinction. Le rire à l'intérieur de l'effroi, la mélancolie qui engendre la grâce.

Jeudi : un spectacle

La danseuse malade. Un homme portant un casque de pompier allume la mèche. Boum, fait sa tête. La peau du sol (ou le sol de peau) pour se vêtir. Rentrer dans la terre on ne peut pas. Alors on se sépare. Une dame parle dans un camion qui fait des tours de piste. Dit d'étranges choses et nous raconte son bonhomme de vent. Les arbres nouveaux, la neige, les voix, les corps fatigués par le travail. Le camion s'arrête et freine souvent. Braque ses phares. Le corps n'est pas où l'on croit qu'il est. La dame enrhumée toujours dans son camion et toujours raconte. Elle est la voix d'une autre voix. A l'arrière il y a l'homme dont la tête fait boum. Il est un peu chahuté par les mouvements du camion alors il essaie de se faire entendre. Il est même possible qu'il crie. A la fin la dame dit sa tête fait boum et l'homme dit envier les veines du chien. Il est même possible qu'il crie.

Mardi, mercredi, jeudi : quatre lectures + une

La danseuse malade est l'une des nombreuses versions de *la danseuse malade*. Il existe d'autres versions ; certaines auraient pu être silencieuses, auraient pu creuser le texte sans l'énoncer sur scène, explique Jeanne Balibar. Les spectateurs l'interrogent. Sur sa découverte de la conférence d'Hijikata, *La danseuse malade*. Sur le travail avec Boris Charmatz. Sur l'obscurité du texte - « *il faut se mettre dans cette obscurité* » dit-elle, même si on ne peut jamais tout à fait, même si c'est un horizon inatteignable. C'est ce qu'ils ont essayé de faire, disent-ils. Rendre l'énonciation difficile : ramper sous la camion, subir ses soubressauts. Ne pas se laisser bercer.

musée de
la danse
rebutoh
19-24 octobre 2009

38, rue Saint-Melaine CS 20831
35108 Rennes cedex 3
t.+33(0)299638822 f.+33(0)299637292
info@museedeladanse.org
www.museedeladanse.org

Musée de la danse / Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne -
Direction : Boris Charmatz. Association subventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication (Direction Régionale des Affaires Culturelles / Bretagne), la Ville de Rennes, le Conseil régional de Bretagne et le Conseil général d'Ille-et-Vilaine. Culturesfrance contribue régulièrement aux tournées internationales du Musée de la danse.

Les mots d'Hijikata qui fondent cette pièce, ont été l'un des lieux de passage de *Rebutoh*. Comme l'explique Boris Charmatz pendant la rencontre avec le public, c'est Isabelle Launay qui lui a transmis ces textes, traduits par Patrick De Vos, mais jamais publiés. Mardi, on a pu entendre *D'envier les veines du chien*, lu par Yves-Noël Genod ; d'une voix grave et lancinante, curieuse, comme surprise de ce qu'elle disait - d'une voix lente, laissant parfois traîner un silence au détour d'une image inimaginable : « *je peux voir un nu d'humain vaincu par un chien* ». Ce style qui ne cesse de faire des boucles, de serrer des nœuds, de revenir sur lui-même - pose, comme des bombes, des images qui enténébrent le langage et contaminent l'élocution. « *Il m'arrive de vouloir faire de l'élevage de cadavre* » écrit-il. Mais style qui toujours, à force de creuser la chair, extrait des minerais chorégraphiques : « *je deviens, veux être ce corps, avec ses yeux grand ouverts, qui entretient une tension, toute prête à rompre, avec le paysage majestueux* ». Mercredi, lors de sa conférence consacrée à Hijikata, Patrick De Vos a lu plusieurs extraits, d'un ton concis, coupant, comme des propositions logiques, faisant ressortir la force des énoncés esthétiques : « *Cerné de nus fulgurants, le créateur de danse s'émacie furieusement* ». Jeanne Balibar, danseuse malade au volant de son camion dérivait avec la conférence, entre humour et innocence, donnant l'impression que le texte prenait possession d'elle - et que c'était lui, le texte, force motrice au volant, fantôme enrhumé la conduisant au bord du gouffre. Boris Charmatz, hanté lui aussi - mais par un esprit frappeur - laissait s'échapper la violence contenue dans ces lignes.

Et il y a la voix que l'on a entendue, quelques secondes, à la fin de *La danseuse malade* - voix japonaise d'outre-tombe. *Que disait-elle ?* demande quelqu'un dans la salle.

Boris Charmatz : *je ne sais pas, c'est un enregistrement de la voix d'Hijikata que j'avais très envie d'utiliser. Mais pour savoir ce qu'elle dit, il faudrait demander à Patrick De Vos.*

Patrick De Vos (amusé) : *rien du tout, elle n'a aucun sens. Ca doit être un montage de différents fragments.*

Comme ce fragment, seul entendu de cette voix-là, les textes d'Hijikata s'avancent parfois à la limite du non-sens, tirillant la syntaxe japonaise, « grignotant l'air », forçant les métaphores dans de troubles retranchements. Infiniment plastiques, ils tirent leur sens de la voix singulière qui les énonce, du corps qui les incarne ou les démembre.

Mardi : mettre le corps à l'épreuve

En le voyant travailler avec les élèves du TNB, on saisit mieux la manière dont Boris Charmatz se confronte aux textes - qu'ils soient évanescents, minimalistes comme ceux de Donald Burgy, Yoko Ono, ou Bruce Nauman - charnels et rythmiques comme ceux de Christophe Tarkos ou Valeska Gert. C'est lorsque le corps est en déséquilibre, fragilisé, maladroit que la voix peut se détacher de la lourde matérialité du sens, trouver d'autres manières de dire, de retenir ou d'évacuer le souffle.

Lors de la lecture présentée mardi soir, on a pu voir les élèves du TNB tenter de reproduire les mouvements de Julia Cima dansant *Le Sacre du printemps* - avant de s'asseoir essoufflés, à la table, et de se lancer dans la lecture : Valeska Gert en avançant à genoux, Christophe Tarkos en disparaissant sous une table, ou en haut d'une échelle. Pour chaque texte une voix, une position dans l'espace, un écart.

Samedi : ici, ailleurs, à côté

Xavier Le Roy est un corps très long qui danse avec la bouche.

Laatifa Laâbissi est un corps ramassé, qui danse avec les mains.

Yves-Noël Genod n'est pas là. Ce sont des dindons qui dansent.

Samedi : re-re-re-rebutoh

La soirée *Rebutoh*, qui clôturait cette semaine proposait trois nouvelles entrées dans le matériau-butoh : par la dérive et le décalage (Yves-Noël Genod), l'Histoire et le ralenti (Latifa Laâbissi), la mémoire singulière et la transmission (Xavier Le Roy).

Ce dernier proposait au public de partager une traversée de quelques mois avec une idée : réaliser une danse butoh en deux heures. L'idée lancée par Boris Charmatz, Xavier Le Roy se met en quête : de temps, de souvenirs, de lectures. Il nous livre un parcours reliant deux points : une première improvisation, en silence - un butoh de membres, de doigts et de bouche, où son corps donne l'impression de s'ingurgiter et de se déglutir ; et la même improvisation, à la fin, accompagnée de musique. Entre les deux, le trajet : avec la mémoire lointaine de spectacles vus - Shankai Juku, Kazuo Ohno, Min Tanaka. Il interrompt le cours de sa conférence et nous montre, nous montre, très simplement, un extrait de Kazuo Ohno, 82 ans. Et reprend : les lectures dans l'avion entre deux tournées, les techniques d'entraînement, les questions posées aux personnes croisées. Un stage en Thaïlande. *Mais au fait, c'est quoi, le butoh ?* On peut regarder sur internet. Il y a des vidéos. Il nous les montre. Et on le voit se promener avec une idée, la laisser évoluer, la regarder

prendre forme ; il a presque l'air étonné, à la fin, d'être là, avec son impro-butoh. Alors il la refait - sans être nu dit-il, même s'il y a pensé, sans être peint en blanc, sans danser dans le noir parce que le butoh serait la danse des ténèbres.

Le butoh serait. Le butoh sera. Rebutant.

Ce soir, avec Xavier Le Roy, le butoh est, simplement, et inlassablement *pour débutant*. Une mise à jour de ces « vieilles images mentales » comme les appelle Hijikata, qui apaise les fantômes, leur redonne une place au présent ; car ils se faufilent, les fantômes, dans le corps de Xavier Le Roy dansant Kazuo Ohno, entre les vidéos que véhicule internet, ils sont dans les aéroports, quand on transporte avec soi son idée. Et les voix, la « clochette à vent qui sonne dans la tête », et le « nu gémissant devant le gouffre de l'enfer » - là aussi, dans les bruits de gorge et les raclements de glotte de son butoh - mais contenues, quand il revient s'asseoir devant l'ordinateur, et demande : est-ce que vous pouvez rallumer la lumière s'il vous plaît ? « *De qui les danseurs butô sont-ils les ancêtres ?* » demandait Hijikata, s'adressant au futur. De nous, aujourd'hui, répond le Musée de la danse, au présent.